

WOLFRAM MAUSER

Lettere di Rilke a Carlo Placci 1912 - 1914

ESTRATTO
DALLA

RIVISTA
DI
LETTERATURE
MODERNE

Diretta da CARLO PELLEGRINI e VITTORIO SANTOLI
Professori nell'Università di Firenze



VALMARTINA
EDITORE IN FIRENZE

VARIETÀ

LETTERE DI RILKE A CARLO PLACCI 1912-1914

Migliaia di lettere di Rainer Maria Rilke son state pubblicate. Lettere a un poeta, a una giovane signora, a un lavoratore, a una compagna di viaggio, ad amici; soprattutto lettere a donne. Una gran parte di queste lettere è stata scritta nelle ore 'vuote' del poeta, successive all'opera, nelle quali l'ispirazione era assente. Questo buttar giù lettere era per Rilke come il fantasticare improvvisato di un musicista. Egli stesso diceva del suo epistolario che una « parte della fertilità » della sua natura vi era rifiuta. Di tutto tratta egli nelle sue lettere, però soprattutto di sé e sempre di nuovo di sé. Molto spesso il destinatario appare soltanto il motivo anzi il pretesto per uno sfogo personalissimo. Anche gli scritti di Rilke a Carlo Placci¹, nonostante il tono amichevole, recano di frequente questo tratto caratteristico. L'amicizia dei due risale alle visite comuni in casa la principessa Marie di Thurn e Taxis-Hohenlohe a Venezia e al Castello di Duino. Placci, versatile, conversatore, interessato soprattutto alla politica e all'arte, ben accolto tra gli uomini di stato e nella società italiana e europea, fece su Rilke una forte impressione. Lo straordinario senso dell'amicizia del Placci, il suo dinamismo (ciò che mancava a Rilke), la sua prontezza di spirito, il suo sicuro giudizio d'uomo di mondo facevano sì che Rilke si confidasse con lui e scrivesse all'amico fiorentino: « ...dès l'été dernier je compte votre voix parmi celles qui vont peut-être m'aider à continuer, à passer fermement à travers un long temps d'épreuves et d'inanition ». ²

Le lettere di Rainer Maria Rilke a Carlo Placci, dieci, delle quali vengono stampate qui di seguito le più interessanti, sono scritte in francese (ad eccezione di una, in italiano) e sono degli anni 1912-1914. Degli anni, dunque, in cui Rilke passò per una delle più grandi crisi della sua vita. Il Poeta aveva allora finito il suo 'Malte Laurids Brigge', il romanzo-diario parigino, di cui egli stesso scrive: « ... au lieu de me pénétrer, les impressions me percent ». ³ Il libro non gli aveva portato la chiarezza interiore sperata. Più che mai il Poeta cercava di sfuggire l'ansietà, la disperazione e l'intima pena. Per anni vagò qua e là per l'Europa e arrivò fino all'Africa. Le masse cittadine lo disgustavano. E la solitudine non gli poteva ridare ciò a cui egli amaramente rinunciava: l'opera. Neppure i suoi lunghi viaggi potevano togliergli il dubbio che la sua ispirazione poetica si fosse esaurita, che l'aridità regnasse in lui. In quasi cinquanta luoghi diversi egli ha soggiornato in questi tre anni. Di alcuni, divenuti per lui significativi, scrisse anche a Carlo Placci; così da Duino (proprio nelle settimane nelle quali, in rarissime ore d'intuizione, buttava giù le prime due Elegie Duinesi), dalla Spagna, da Parigi, da Monaco, da Heiligendamm sul Baltico e da Venezia. Queste lettere sono belle testimonianze per la 'transformation', la fuga davanti al 'sentimento-Malte' che avveniva nel poeta in quegli

anni. Eccezionalmente poetico e significativo è il passo (25 marzo 1913) in cui egli parla dell'Età giovanile, della quale si ricordava sempre con tenerezza, come dell'antagonista della Morte, che fu uno degli argomenti principali nella sua opera.

DUINO PRÈS NABRESINA
LITTORAL AUTRICHIEN

6 Février 1912

Mon cher Placci,

je ne viens pas vous rappeler telles ou telles paroles, qui, Dieu sait comment, ont acquises une signification consolante, en pareil moment tout mot reste dénué de ce sens qui surpasse nos moyens. Mais recevant à l'instant votre douloureuse nouvelle, je touche doucement à l'expérience que mes pertes à moi m'ont développé à leur insu —, et là je trouve un petit grain d'assurance que vous me laisserez mettre sur les braises d'une douleur qui revient à peine de sa première flambée.

Je crois que rien autant que la perte peut nous éduquer à la conviction de ne pouvoir jamais perdre ce qui fut à nous par mille nécessités antérieures. Les droits de la possession sont de tant les aînés de ces exigences nouvelles qui arrivent trop tard où on aime depuis toujours. Et peut-être cet amour serait-il à jamais mineur sans cette souffrance adulte qui, pour ainsi dire, l'autorise à ne plus s'arrêter.

J'aurais aimé, cher ami, de vous écrire un jour sans cause apparente, et voilà qu'il s'impose la plus grave —. Cependant elle me permet de vous exprimer plus chaleureusement encore mon attachement et l'affection sincère que vous croirez

à votre

R. M. RILKE

HOTEL REINA VICTORIA
RONDA
SPAIN

Ronda, ce 16 Janvier 1913

Mon cher ami,

de tant de fois que je voulais vous écrire, il naît cette lettre qui vous dira peu relativement, car il faudrait causer au lieu d'écrire — quand-même laissez-moi du moins vous assurer que je pense à vous souvent et avec l'intensité que j'ai pour vous, et que je n'ai pas commencé l'année présente sans souhaiter dans mon coeur qu'elle vous soit bonne et bénie.

Est-ce que la Politique consume encore toute votre attention (ce qui n'est pas peu), est-ce qu'il y a des livres qui vous ont distrait de cette occupation autoritaire? Moi, ici, presque au bout de l'Espagne, je me sens tout aussi éloigné de l'un que de l'autre, à peine que la 'Rundschau' avec la fin du roman de M.lle Kolb est arrivée jusqu'à moi, mais je dois vous dire que les dernières pages de l'« Exemplar » me semblaient vraiment magistrales, et je suis curieux maintenant de relire le livre entier autant qu'il paraîtra.

A part de ça je lis peu ou rien, ma santé continue à ne pas être très bonne, quelquefois même elle est mauvaise. Mais il me semble de plus en

plus que cela doit être comme ça, que ce ne sont que d'infinies péripéties d'une grande transformation qui se fait en moi, corps et âme tout change, molécule par molécule, « kein Stein wird auf dem andern bleiben », ces années ce sera comme une mort vécue ici-bas, et si je réussis de la supporter jusqu'au bout, ce sera l'éternité après, n'importe où je me retrouve. Peut-être je me trompe, mais sans une explication quelque peu consolante, je ne saurais plus me tenir entre les dents de ce monstre cruel qui ne veut ni m'avaler ni me remettre sur la bonne terre, provisoire pour nous, mais pourtant si familière.

L'Espagne (dont j'avais du premier coup une vision très sûre) complique encore mon état transitoire, mais dans un sens qui, tout en augmentant les difficultés, les pousse vers la solution — Ici, où je suis depuis presque six semaines, (pour la santé plutôt) je me promène beaucoup dans la montagne, j'admire d'incomparables nuages; j'ai passé par Séville, par Cordoue, et je ne verrai peut-être pas d'autres villes, car Tolède était tant, tant, c'était l'ancien Testament et les Prophètes, je me disais quelquefois: non, il est impossible de partir de cette ville à moins que ce soit tout droit vers le ciel, dans une Assomption orageuse.

Adieu, cher ami, ne m'oubliez pas, je suis à vous

Votre

RILKE

PARIS

17 RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE

26 mars 1913

Mon très cher ami,

il me tarde beaucoup de vous dire combien votre lettre du 9 Février m'a été chère et bonne; si j'ai laissé passer tant de temps sans vous en rendre compte, c'est que j'avais à faire mes adieux à l'Espagne —, et puis c'était le voyage et la réinstallation ici qui même en ce moment n'est pas encore tout à fait terminée; tellement je suis lent et maladroit, mais au moins je suis assis, (après une année et demie d'absence) à ma propre table et ceci sera une des premières lettres que je parviens à y faire.

Je comprends si bien ce que vous me dites de vous, seulement je crois que ce changement de climat dont, douloureusement, votre âme se ressent, finira par éveiller en vous des mouvements nouveaux, une espèce de gymnastique d'abord et puis, peu à peu, ce sera la curiosité et la conscience de cet espace moins ensoleillé, mais peut-être plus vaste, qui vous donnera une liberté d'explorateur; car l'état dans lequel vous avez vécu longtemps, a dû accumuler en vous de forces encore inconnues à vous-même qui du premier coup ne se prêtent pas à l'usage, mais qui, un jour ou l'autre, se mettront à votre disposition avec une candeur intacte et toute instinctive.

Quant à moi, mon cher ami, ce n'est pas autant la mort de mon père bien aimé qui m'a, pour ainsi dire, donné la facilité de vieillir, j'avoue que ce fut plutôt la naissance de mon enfant qui m'a inondé soudainement de l'immense tristesse de ma propre futilité. J'ai éprouvé peu de choses dans ma vie avec un étonnement tant cruel que ce moment, où j'étais forcé de reconnaître,

tout près de mon sang, un avenir issu de moi qui pourtant n'était plus le mien. Cependant, voyant peu l'enfant, j'ai pu encore pendant quelques années me tenir dans une illusion d'adolescent ou de jeune homme seul, et c'est depuis peu seulement que je suis comme ahuri par le départ brusque de ce qui fut la jeunesse, l'adorable la divine jeunesse qui meurt jeune, et dont la Muse n'est qu'une soeur pauvre, d'une ressemblance vague qui prend l'air d'une veuve ou d'une prophétesse si toute fois elle survit à sa cadette ingénue.

Cher ami, ceci vous suivra à Rome; j'ai vu dernièrement Romain Rolland qui se préparait d'y partir. J'étais enchanté de lui; nous avons parlé de vous, de Tolstoi, de beaucoup de choses avec une égale et réciproque curiosité, l'un de l'autre. Vous aurez vu les chères Valmarana, — je voudrais bien venir un moment à Venise, mais Paris m'éblouit de nouveau et me touche et m'occupe, ah quelle ville; la spiritualité, la légèreté, l'esprit ravi dont chaque rue répond aux premières questions du Printemps qui demande son chemin: je ne me lasse pas de les surprendre.

Peut-être aurez-vous pensé de dire mon admiration à la P.sse Bibesco; je viens, il y a quelques jours, d'apporter l'« Alexandre Asiatique » à Rodin, qui, dans son isolement, ne l'avait pas encore connu.

Bien à coeur, cher ami,

Votre

RILKE

La P.sse Marie doit être à Duino actuellement, je crois.

PARIS

17 RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE

ce 25 Janvier 1914

Ne vous semble-t-il pas, mon bien cher ami, que ce silence entre nous commence à être un peu long —, non que je craigne d'être oublié de vous, au contraire, je me repose dans l'assurance de vous avoir pour toujours — mais la vie est courte, et un petit signe de vie de votre part entretient en moi la bonne conscience qu'elle est pourtant complète et qu'il se passent tant de choses toujours, dont je n'ai aucune idée, renfermé comme je suis dans mon cercle de solitude; il est vrai que parfois ce cercle s'agrandit, de manière, qu'on ne devine plus sa périphérie, et alors on pourrait s'imaginer que c'est le cercle qui contient tout et qu'on tomberait en Dieu forcément, si on en trouverait par hasard le centre exact; mais la plupart du temps on tourbillonne, et peut-être passe-t-on par ce centre en sommeil sans s'en rendre compte et sans pouvoir s'y tenir la millièème partie d'un instant.

Mon cher ami, vous rappelez-vous de nos entretiens au mezzanino des Valmarana, et que je vous aie exprimé mes soupçons d'avoir devant moi bien de ténèbres et des tristesses infinies? Eh bien, j'avais raison, et ce sera peut-être plus long et plus grave que je ne l'aurait pensé. Sans doute, il y avait déjà dans mon chemin des montagnes pareilles, mais autrefois j'en faisais l'ascension, tout en peinant j'étais en plein vent et parfois, à travers le froid des hauteurs, les lointains s'illuminaient à mes yeux dans une claire vision d'avenir. Cette fois j'ai plutôt le sentiment de passer par le rocher même, dans un couloir noir et parfois si étroit, qu'il me semble que j'en gar-

derai à jamais la forme et l'empreinte. Paris ne se montre plus secourable à moi comme dans le temps, je l'ai épuisé, et je ne suis ici que parce que ces deux chambres qui m'abritent avec mes livres, se trouvent dans cette ville insensée qui, en s'américanisant, perd de plus en plus la nécessité (encore toute moyenâgeuse) de sa beauté et de sa misère.

Mais voilà que je bavarde au lieu de vous montrer toute envie que j'aie de savoir que vous allez bien et que les choses multiples qui occupent votre esprit vous contentent, vous enflamment et parfois vous amusent un peu.

En automne, Mr de Kühlmann de l'ambassade d'Allemagne à Londres, en passant par ici, m'avait raconté que vous y êtes toujours; mais à présent je vous crois rentré chez vous depuis longtemps. Avez-vous lu la poésie très-curieuse de la Pesse de Lichnowsky dans les 'Weissen Blätter'? Voulez-vous que je vous les envoie? Et le livre de Marcel Proust, qu'est-ce que vous en dites? Car j'espère que la Politique ne vous ait point ravi définitivement au Poètes qui ont grand besoin d'être compris par vous, cher ami, croyez-le moi.

Tout à vous

Votre

RILKE

Da metà maggio fino al settembre del 1912 Rilke abitò a Palazzo Valmarana (nel 'Mezzanino') dalla principessa Marie di Thurn e Taxis-Hohenlohe. Qui egli incontrò Eleonora Duse, che trascorreva l'estate a Venezia. Rilke aveva desiderato da molto tempo l'incontro con l'artista, la cui straordinaria arte drammatica egli aveva glorificato nel 'Malte'. Su questo incontro scrive il 1° luglio 1912 a Placci:

«... Et aujourd'hui j'étais chez la Duse. Que vous dire? Cela a dû être beau depuis toujours —, mais ce que je n'aurais pas su prévoir, c'est l'incomparable douceur de notre rencontre, presque nous aurions pu rester sans parole comme frate Egidio et le roi Sant-Louis.

Que j'avais raison de ne rien faire pour ce grand désir pendant tant d'années. Il ne faut pas se diriger l'un vers l'autre volontairement, il faut suivre la courbe du chemin comme les astres: alors tout ce passe selon la loi éternelle, en plain univers».

Molti pomeriggi si trovò il poeta in compagnia della grande artista drammatica, che si era ritirata a Venezia e stava attraversando una crisi spirituale e religiosa. L'incontro fu pieno di mutua comprensione. Rilke ne scrive così alla principessa Thurn e Taxis-Hohenlohe: «Noi eravamo come due che vengono all'azione in un antico mistero, parlavamo come per incarico di una leggenda, ognuno la sua parte mite. Un senso veniva immediatamente dal tutto e usciva subito su noi»⁴. Ambedue, Rilke e la Duse, erano sofferenti e bisognosi d'aiuto. Nessuno dei due era però in condizione di assistere l'altro. Disperato scrive egli alla principessa Marie, come egli confidenzialmente chiama la principessa Thurn e Taxis-Hohenlohe: «Io darei molto, se potessi portare la Duse ad un pensiero lieto, fino al principio di una speranza»⁵. Il poeta si affaticava a trovare un'opera nella quale l'artista di nuovo potesse prodursi. Però, senza successo. Già nella sua gioventù Rilke aveva scritto per la Duse un dramma: «Die weisse Fürstin» (1899). L'artista se ne rallegrò molto; esso però non poteva essere preso in seria considerazione. Anche del progetto Rilkeiano di tradurre per Max Reinhardt i misteri dei fratelli Gréban, nei quali la Duse avrebbe dovuto rappresentare la parte della Vergine, non se ne fece nulla. Come fosse grande la buona volontà di Rilke di

aiutarla, testimonia la sua lunga lettera al Placci del 13 marzo 1914. In molte lettere ad amici tedeschi francesi e italiani si adopera Rilke in ugual maniera per un teatro-Duse. Non se ne fece nulla. La prima guerra mondiale, scoppiata di lì a pochi mesi, tolse non soltanto ogni possibilità a una tale impresa, ma sciolse e ruppe anche la rete delle relazioni internazionali che fino allora Rilke si era create e nelle quali si era mosso per tanti anni.

HOTEL MARIENBAD
MÜNCHEN

ce 13 mars 1914

Mon cher ami,

il y a quelques jours je me trouvais à Berlin et j'étais heureux de passer une heure avec Madame Giulietta Mendelssohn — nous avons beaucoup causé et j'ai demandé avec avidité de vos nouvelles qui me manquent depuis longtemps.

Mme de Mendelssohn m'a assuré que vous êtes à Rome, elle vous croyait en bonne santé, c'est à cela que je me tiens, mais je ne peux pas m'empêcher de vous envoyer un petit mot qui n'a que l'intention de vous dire mes pensées toujours tout amicales.

Non, je voudrais en plus vous raconter ceci. Je ne sais pas comment depuis quelques mois je m'occupe tant de Mme Duse, je [ne] me sentais pas assez fort, assez vigoureux pour lui écrire — mais si vous la voyez, dites-lui, je vous prie, que je ne change point à son égard, que les jours de Venise me restent inoubliables et chers dans toute leur richesse douloureuse, seulement que j'ai tant à faire à me supporter moi-même, à vivre vers des jours meilleurs inconnus, à survivre sur mon présent douteux — qu'il m'était impossible de me rapprocher d'elle avec la moindre parole, qui eût été quand-même une parole plaintive, — car il me semble il ne faudrait venir à elle qu'avec une joie légère qui ne prétend nullement être portée.

Cher ami, le souvenir de cet après-midi sublime aux Zattere que les autres semblent avoir oublié (excepté Vous) m'a laissé des traces si profondes, que depuis quelques temps, sachant que Mme Duse vient de relever d'un hiver plein de tristesse et de maladie, j'éprouve une vraie peur à l'idée que peut-être un bon moment pareil à celui dont nous étions les témoins, pourrait un jour ou l'autre surgir inattenduement, et ce serait atroce s'il devrait passer, se perdre encore une fois, comme l'autre —. Dans ce tourment j'ai commencé tout discrètement d'intéresser quelques personnes par-ci et par-là à l'idée, de former un comité intime qui tiendrait pour ainsi dire quelque part en Allemagne un Théâtre tout prêt pour le cas, disons invraisemblable, que Mme Duse voudrait subitement encore une fois monter la scène; il est vrai, je n'y peux presque rien moi-même, mais j'espère sur quelques personnes qui auraient peut-être les relations et les moyens d'arriver à une certaine réalisation de mon projet —; les gens de théâtre ne sont que de gens d'affaire chez nous, sur eux il ne faudrait pas s'appuyer —, mais ne devrait-on point enthousiasmer quelques amis de l'art, de cet art à qui nous devons des raisons entières de notre vie intérieure...? Ne serait-ce comme un simple devoir de préparer à cette incomparable artiste l'endroit où elle pourrait étaler les gran-

deurs de son coucher d'âme — elle qui avait son aurore sur un petit théâtre devrait elle disparaître dans les nuages, dans la brume quotidienne loin de nos yeux — qu'elle avait tant agrandis qu'il y reste un vide, si elle ne vient pas le remplir de son geste suprême.

On me dit que ce que je rêve soit peu réalisable, qu'il faudrait tant de préparations; je réponds qu'il en faut peu, que le théâtre pourrait être simple, même primitif, improvisé — (le calvaire la croix, — n'étaient ce point des improvisations hâtives?). On me dit, que ce serait un risque considérable, — mais je ne vois que des gens qui risquent quelque chose, dans l'incertitude où nous vivons, où trouverait-on une entreprise qui ne serait point risquée? (Parmi tant d'entrepreneurs d'affaires pourquoi ne pas compter sur quelques entrepreneurs d'âme?).

A la fin on m'oppose (et c'était même l'avis de Mme de Mendelssohn) que la Duse ne pourra plus jamais jouer, — que son asthme ne le permettra plus —; donc cela, ayant vu l'autorité de son âme, je ne le crois pas, je me dis que c'est peut-être très très invraisemblable —; mais ce n'est pas elle, c'est le Dieu qui l'habite qui en décidera; et qui saurait prévoir la volonté et l'intention de ce Dieu qui est un Dieu de la Victoire?

Mon cher ami, je ne pense pas qu'il serait bon de parler à Mme Duse de tout ce que je vous expose ici; jusqu'à ce moment ce n'est que mon rêve que j'entretiens en moi depuis quelque temps —, et on l'inquiéterait peut-être avec une fantaisie vague qui ne corresponde à aucune réalité réalisable —, seulement si vous avez une certaine impression d'elle, de ses projets, de ses forces, peut-être vous m'écrivez un jour si vous partagez mes espoirs. (Pensez, si un jour elle voudrait revenir « bien aimée mais tranquille » comme elle me disait à Venise —: j'imagine qu'elle représenterais la Vierge dans la grande 'Passion' des frères Grébans de 1450...).

Assez, mon cher ami, — je ne sais si vous pourrez débrouiller ces lignes que je vous écris à la hâte. Quant à mon adresse, tout va me suivre quand je pars d'ici vers le commencement de la semaine prochaine. Plus tard tout me rejoint toujours par l'adresse de Paris, 17, rue Campagne Première.

Comprenez-vous, cher ami, ce qui m'agite? Ce n'est que comme un instinct que je ne saurais expliquer moi-même, — oui, vous comprendrez.

Ne m'oubliez point. Bien de souvenirs chaleureux et des saluts amicaux.

Votre

RILKE

N O T E

¹ Le lettere di Rainer Maria Rilke a Carlo Placci fanno parte del Carteggio Placci che è stato aperto al pubblico poco tempo fa. Devo l'indicazione dell'esistenza di queste lettere al prof. Raffaello Ciampini, che ringrazio sentitamente. Il prof. Ciampini, occupato in studi sul Risorgimento italiano, rinuncia a pubblicare le lettere stesse.

² Lettera del 1° luglio 1912.

³ Cf.: Else Buddeberg, *Rainer Maria Rilke, Eine innere Biographie*; Stuttgart 1955, p. 200-312, soprattutto p. 215.

⁴ Rainer Maria Rilke, *Briefe aus den Jahren 1907-1914*; Leipzig 1939, p. 242.

⁵ *Ibid.*, p. 250.

